

DOSSIER PÉDAGOGIQUE JACHÈRE

conception et mise en scène Jean-Yves Ruf



Du 7 au 23 janvier 2016

JACHÈRE

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE

Jean-Yves Ruf

AVEC

William Edimo, Isabel Aimé Gonzales Sola, Laurence Mayor, Juliette Savary, Alexandre Soulié, Bertrand Usclat

SON Jean-Damien Ratel

REGARD MUSICAL Didier Puntos

SCÉNOGRAPHIE Laure Pichat

LUMIÈRE Christian Dubet

ASSISTANAT À LA MISE EN SCÈNE ET DRAMATURGIE Thomas Pondevie

VIDÉO Gaëtan Besnard

REGARD CHORÉGRAPHIQUE Kaori Ito

RÉGIE GÉNÉRALE Marc Benigno

du 7 au 23 janvier 2016

du lundi au samedi à 20 h - dimanche à 15 h 30 Relâche le mardi

Durée : I h 45 - salle Roger Blin

Dimanche 17 Janvier: rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation.

Coproduction Théâtre Gérard Philipe – centre dramatique national de Saint-Denis, Chat Borgne Théâtre, MC2 Grenoble, Théâtre du Grütli, Maison de la Culture de Bourges, en partenariat avec Théâtre lci & Là Mancieulles, NEST – nord-est théâtre, Granit – Scène nationale de Belfort. Avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Alsace.

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.

Dossier réalisé par Yseult Baumhauer, assistante à l'action artistique, aidée par Caroline Foubert-Gauvineau, responsable des relations publiques – décembre 2015.

REMERCIEMENTS

Merci à Jean-Yves Ruf et Thomas Pondevie pour leurs précieux éclairages sur le spectacle.

Les pistes pédagogiques et d'approfondissement sont proposées tout au long du dossier; elles sont indiquées par le symbole � et sont en bleu.

Sommaire

	naire	
	IT LE SPECTACLE	
I. N	lote d'intention de Jean-Yves Ruf, metteur en scène	4
II.	Résumé du spectacle	5
	Ouverture	5
	Cercle I: l'intrus	5
	Cercle 2	5
	Cercle 3	
	Cercle 4	
	Cercle 5	
	Cercle 6: la descente aux enfers	
	Cercle 7: l'allégorie vivante – un dernier regard	. 6
III.	Jean-Yves Ruf et son processus de création	
	Aborder le spectacle	
1.	L'attitude du spectateur	
	laisser la place à l'incompris	. 8
	La mise en abîme du spectateur	
2.	Thèmes abordés: points d'accroche	
	La Jachère: un monde en Arrêt	
	Solitude et relations humaines	. 9
	La compromission passive	10
	S LE SPECTACLE	
I. L	e processus de création théâtrale	. 11
1.	Écrire au plateau	. 11
2.	La scénographie	12
	Les matériaux	13
	La machine	. 13
3.	Musique, sons, sonorités	
4.	La vidéo	.14
5.	L'univers du bar et de la boisson : approfondissement thématique transversal	. 15
II.	L'univers littéraire des personnages	
1.	Des personnages au bord de la chute	.17
2.	Portraits littéraires des personnages	.17
	Blanche: la vieille Cassandre	.17
	La Patronne : l'attente de Pénélope	8 9 9 10 11 12 13 14 15 17 17 17 21 22 22 29 29
	La Jeune Fille: au-delà du texte	21
	L'homme-sans-nom	
	L'habitué : la tristesse de la solitude	
	Le Nouveau : témoin et veilleur	
Anne	xes	
	Annexe I: Les Naufragés, Patrick Declerck, Ed. Plon, 2001	
	Annexe 2: Mes amis, Emmanuel Bove, Ed. Flammarion, 1998	
	Annexe 3: Gilles Deleuze Abécédaire B. comme Boisson	32

AVANT LE SPECTACLE

Note d'intention de Jean-Yves Ruf, metteur en scène

Jachère pourrait être, après *Chaux vive* et *Silures*, le troisième volet d'une «trilogie des bars». Cadre de ce nouveau poème de plateau, le bar s'offre comme un îlot où s'extraire du flot de la vie quotidienne. En panne, en chantier, à l'arrêt, il abrite des hommes qui végètent parmi des rites, des rêveries et des mythes ressassés.

Le spectacle prend pour terreau commun le début du roman de Haruki Murakami, *Chroniques de l'oiseau à ressort*, dans lequel un homme au chômage - en jachère, descend au fond d'un puits. Cette descente amorce une dépression vertigineuse. Comme dans un des cercles de Dante, ou dans une des 99 auberges de l'enfer d'Anatole Le Braz, *Jachère* réunit des clowns au bord de la chute.

Né d'un travail d'improvisations, c'est une écriture de plateau nourrie des écrits d'Homère, Ovide, Dante, Bove, Michaux, Lorca, Dimitriadis, Artaud, Le Braz, Murakami, Declercq..., qui construit la verticalité d'une mythologie, avec ses hauteurs, ses limbes et ses abîmes. Bruissements d'ailes et chants a capella émaillent le spectacle ponctué d'images-ritournelles, comme des débuts de rêves ou des souvenirs fugitifs. Dans ce processus, le travail du son, de la lumière et de la vidéo été élaboré dès le départ au même rythme que le travail des acteurs.

Un homme entre dans un bar - presque par hasard. Un bar d'habitués avec ses lois, ses territoires: un morceau d'humanité. Quelqu'un lui offre un verre, une jeune fille le dévisage intensément, une vieille femme l'accapare, un homme banni du comptoir le hèle sans cesse... Il se sent vaguement en danger, tente de partir, mais quelque chose l'en empêche.

On lui offre un deuxième verre, il devrait refuser mais n'en a pas la force. Il se retrouve peu à peu pris au piège: la vieille l'entraîne dans des récits délirants, un homme au bar lui confie ses maux, la jeune fille le fascine. Il s'englue dans le lieu sans comprendre, comme s'il se débattait entre veille et sommeil. On lui demande de prendre parti, on le prend pour quelqu'un d'autre, on lui donne un rôle qu'il ne connaît pas. Il descend alors de cercle en cercle et se retrouve de plus en plus compromis, personnage d'une parabole sur laquelle il bute.

Certains de nos rêves nous laisse ainsi sur la berge, on ne les comprend pas mais l'on sent que cela dialogue avec une part profonde de nous-mêmes, que cela tente de nous prévenir, de nous initier à un monde souterrain.

Résumé du spectacle

Trois femmes: la Patronne, la Jeune Fille, et Blanche, une vieille un peu folle. Trois hommes: l'Habitué, l'Homme-sans-nom, le Nouveau. Comme dans l'*Enfer* de Dante, les personnages sont pris dans un tourbillon vers les tréfonds de l'enfer, de plus en plus sombres et corrompus, descendant de cercle en

cercle. Dans le bar en chantier, cinq personnes semblent avoir leurs habitudes, connaître leur territoire. En fond de scène, surélevé, le bar est composé d'un comptoir positionné à cour. À jardin ronronne une grosse machine. En dessous, à l'avant-scène, se trouve la sous-jachère, un espace terreux entouré de marches sur lesquelles on peut s'asseoir.

Le sixième personnage entre, comme un visiteur égaré dans cet univers inconnu et quelque peu hostile.

« DE CERTAINS HOMMES ONT DIT QU'ILS SONT PERDUS. PERDITOS. ILS SONT COMME DES TROUS D'ACIDE DANS LA VIE SOCIALE ACCOUTUMÉE. »

PASCAL QUIGNARD, LES OMBRES ERRANTES

OUVERTURE

Les occupants du lieu vaquent à leurs petites obsessions respectives. L'Habitué ressasse son amour passé et ses soucis de santé. L'Homme-sans-nom quémande un autre verre, qu'il ne peut pas payer et que la Patronne lui refuse systématiquement. La Jeune Fille tente désespérément de joindre ses parents au téléphone ; elle chute de manière chronique sans raison. Quant à Blanche, elle ne cesse de raconter des histoires morbides et absurdes.

CERCLE 1: L'INTRUS

Entre le Nouveau, inconnu du bar. On lui offre un verre. Toute l'attention se tourne autour de ce nouvel élément. L'Habitué et Blanche trouvent en lui un interlocuteur nouveau pour leurs histoires et leurs plaintes. L'Homme-sans-nom lui reproche de prendre sa place. La Jeune Fille joue avec lui un étrange jeu de séduction, le Nouveau est fasciné par cette femme-enfant. La Patronne assoit d'autant plus son autorité en empêchant chacun de trop entrer en contact avec l'étranger. Quand il veut sortir, la Jeune Fille le retient et le ramène dans le bar, l'Habitué lui paie un nouveau verre.

CERCLE 2

La valse des relations désespérées entre les personnages se poursuit. Chacun continue dans ses

marottes, dans la répétition d'un mouvement, d'un récit, d'une attitude. La Jeune Fille cherche toujours d'avantage l'attention du Nouveau, elle titube et tombe, le prend dans ses bras, le rejette. L'Homme-sans-nom, qui quémande de l'argent pour pouvoir boire encore un verre, commence à délirer sur le fait qu'on veuille prendre sa place, lui marcher dessus, le happer.



Photo de générale, janvier 2016, Théâtre Gérard Philipe © Guillaume Chapeleau

CERCLE 3

Blanche déclare son amour pour l'Homme-sans-nom. Puis elle lance des malédictions, ponctuées par les reproches de la Patronne, tandis que les autres observent, vaquent à leurs obsessions. Ils s'éparpillent et s'endorment.

CERCLE 4

Dans le lieu déserté, le Nouveau reste seul éveillé, il boit. Au fur et à mesure la vie reprend dans le bar. Le Nouveau tente une nouvelle fois de partir mais est rattrapé, à deux reprises, par la Jeune Fille. Blanche reprend ses récits morbides et fantastiques. L'Homme-sans-nom poursuit la Jeune Fille à plusieurs reprises; elle semble le chercher, mais prend peur dès qu'il s'approche et s'enfuit en courant, alors que le Nouveau essaie de le rattraper. Dans une longue tirade, la Patronne fait l'aveu de son amour inconditionnel blessé.

CERCLE 5

L'Habitué fredonne un air de Schubert. Le Nouveau et La Jeune Fille dansent, malgré les chutes répétées de celle-ci; ils sont interrompus par L'Homme-sans-nom qui fait fuir la Jeune Fille. Puis tout le monde se retrouve autour du comptoir. Les trois femmes tirent les cartes pour lire l'avenir. L'Homme-sans-nom tente une dernière fois de se faire servir un verre, mais bute contre le refus de la patronne, qui excédée l'humilie en l'obligeant à se mettre à terre. Blanche, continuant ses récits morbides, évoque une histoire de viol.

CERCLE 6: LA DESCENTE AUX ENFERS

On entend des oiseaux. La machine semble s'enrayer, toussote, et s'éteint. Tous semblent effrayés par cet événement. La Patronne descend dans la machine et disparaît. Sans la présence de la Patronne, l'ordre des choses est fragilisé. La Jeune Fille va se réfugier, de peur, derrière le comptoir. L'Habitué se lève, la rejoint derrière le bar et la force à le masturber. Le Nouveau assiste à cette scène sans réagir, comme pétrifié. Quand il comprend, il tente de sortir mais Blanche est devant la porte et l'en empêche.

CERCLE 7: L'ALLÉGORIE VIVANTE - UN DERNIER REGARD

La machine redémarre. La Patronne remonte et dégage la Jeune Fille de derrière le comptoir. L'Habitué reprend sa place au bar et se ressert un verre. L'Homme-sans-nom retrouve sa place du début. Le Nouveau descend, tout le monde le regarde sortir. Il se retourne une dernière fois.



Sandro BOTICELLI, La carte de l'enfer, 1480-90

III. Jean-Yves Ruf et son processus de création

Après une formation littéraire et musicale, Jean-Yves Ruf intègre l'École Nationale Supérieure du

Théâtre National de Strasbourg (1993-1996) puis l'Unité nomade de formation à la mise en scène (2000), lui permettant notamment de travailler avec Krystian Lupa à Cracovie et avec Claude Régy.

Il est à la fois musicien, comédien, metteur en scène et pédagogue. De 2007 à 2010, il a dirigé la Manufacture – Haute école de théâtre de Suisse romande.

Son travail se ramifie en trois processus de création, qui se nourrissent entre eux : l'écriture au plateau, la mise en scène de textes dramatiques, et la mise en scène d'opéra.

Avec la compagnie Chat Borgne Théâtre, composée d'anciens du TNS, Jean-Yves Ruf met en place un processus de travail qui mêle improvisations et recherche patiente d'une structure précise d'ordre quasi musical. C'est notamment le cas pour les spectacles *Chaux Vive* (2000) et *Silures* (2006).



Jean-Yves Ruf © D.R

Il s'intéresse ensuite à des textes rarement montés, qu'ils soient classiques ou contemporains: *Comme il vous plaira, Mesure pour Mesure* et *Troïlus et Cressida* de Shakespeare, *Passion selon Jean* d'Antonio Tarantino, *La Panne* de Friedrich Dürrenmatt, *Lettre au Père* de Franz Kafka.

Les deux voies de création ne sont d'ailleurs pas antinomiques, les textes sont considérés aussi comme des partitions et sont choisis pour leurs qualités sonores et structurelles. Une troisième voie, plus récente, s'est présentée à Jean-Yves Ruf hors compagnie, mais prend une même cohérence dans une attention aux rythmes et aux sons: la mise en scène d'opéra (Mozart, Monteverdi, Tchaïkovsky, etc.).

Explorer des textes forts, côtoyer des auteurs comme Shakespeare, nourrit et transforme les voies d'un travail plus déstructuré et exploratoire, comme celui de *Chaux Vive*, *UnplusUn* ou *Silures*. Les séparations sont rarement aussi claires qu'on peut le penser quand on travaille sur l'écriture, celle des mots, des corps, de l'espace.

Source: http://www.chatborgnetheatre.fr

IV. Aborder le spectacle

1. L'attitude du spectateur

LAISSER LA PLACE À L'INCOMPRIS

Le spectacle *Jachère* est né d'un **processus d'écriture au plateau**, nourri **d'improvisations** et de **textes littéraires**. Cette forme théâtrale n'est **pas narrative**. Le spectateur ne peut pas se rattacher à un récit logique. Comme quand il écoute de la musique, il **se laisse porter par la poésie des mots**, la beauté des fragments, les **résonances** de certains gestes, images, sons.

Une place importante est laissée au spectateur pour composer lui-même, à travers son imaginaire, les histoires possibles. Il n'y a ni faux ni vrai dans ce travail d'interprétation, chacun est libre d'y trouver ce qui fait écho en lui-même. Tout comme en musique, les mots ne sont pas tant porteurs de sens, mais plutôt de sonorités, dynamiques, rythmes et mélodies. Le texte devient une partition, le spectacle un «concert».

Il revient donc au spectateur de se laisser toucher sans chercher à tout comprendre. En effet, tout



Photos de générale, janvier 2016, Théâtre Gérard Philipe © Guillaume Chapeleau

comprendre reviendrait à tout digérer, tout intégrer pour le faire sien. En laissant l'espace de l'incompréhension, on permet aussi au spectacle de travailler en nous, et de se frayer un chemin sensible.

LA MISE EN ABÎME DU SPECTATEUR

ALLÉGORIE: « UNE ALLÉGORIE EST UNE FORME DE REPRÉSENTATION INDIRECTE QUI EMPLOIE UNE CHOSE COMME SIGNE D'UNE AUTRE CHOSE, CETTE DERNIÈRE ÉTANT SOUVENT UNE IDÉE ABSTRAITE OU UNE NOTION MORALE DIFFICILE À REPRÉSENTER DIRECTEMENT. » (DÉFINITION WIKIPÉDIA)

Dans Jachère, le personnage du Nouveau se trouve, tout comme le spectateur, dans la position de l'étranger. Il ne connaît pas les codes, la répartition des espaces et des pouvoirs. Il n'a jamais entendu les histoires et lu les signes qu'il rencontre. Il se heurte à des allégories, des énigmes, des rituels (comme celui de tirer les cartes) qu'il tente de déchiffrer. Le spectateur est donc invité à voir à travers le regard du Nouveau, comme un compagnon de route tout aussi ignorant que lui. Tel un jeu de piste, il peut trouver des éléments qui font écho en lui, qui lui révèle des choses.

Proposer la lecture d'un extrait des Naufragés de Patrick Declerck, «Le plus ignorant des hommes» (Annexe I). On y trouve la parabole du fleuve des illusions, présente dans le spectacle. Discuter avec les élèves des différentes significations possibles.

2. Thèmes abordés: points d'accroche

LA JACHÈRE: UN MONDE EN ARRÊT

«Certains bars sont comme des poches de temps ralenti, de fragiles épaves mouillées au beau milieu du courant. Dehors les gens marchent rapidement, vers un rendez-vous, un projet à réaliser. Ils sont emportés par la vitesse des petites gageures quotidiennes.

À l'intérieur, dans le bar, **c'est un monde arrêté**, un monde en panne, celui des hommes au devenir végétatif, perdus dans leurs rêveries profondes.»

Jean-Yves RUF, octobre 2014

Le terme «jachère » désigne une terre qui n'est pas cultivée afin de laisser le sol se régénérer. Il désigne à la fois un espace et un état. Dans la pièce de Jean-Yves Ruf, la scénographie est composée en partie d'une jachère (à l'avant-scène, sur environ la moitié du plateau). Mais les personnages eux-mêmes sont en jachère, en attente. À l'exception du Nouveau, ils gravitent dans cet espace sans sembler vouloir ou même penser en sortir. Ils sont donc en dehors d'une société qui les intimerait d'être productifs et «cultivés». On ne sait pas dans quelle mesure cet état



Moises Saman, Syrie, Alep, mars 2013

est choisi ou subi, mais les habitués du bar sont sensiblement en marge, en arrêt, hors de toute activité.

- Proposer une lecture des derniers chapitres du roman d'Emmanuel Bove, *Mes Amis*, dans lequel le narrateur choisit de ne pas travailler, quitte à vivre misérablement (Annexe 2).
- A débattre: peut-on choisir de s'arrêter, de vivre en dehors de la société? Quelles pourraient être les causes, et quelles conséquences à ce choix?

SOLITUDE ET RELATIONS HUMAINES

Les personnages de *Jachère* semblent tous très seuls. **Ils se cherchent sans cesse**, tentent de créer des rapports avec les autres, mais échouent et retombent dans leurs solitudes. Personne ne se parle vraiment ni ne s'écoute, et même les mécanismes de relation se répètent de manière obsessionnelle.

« LE BAR EST SA FAMILLE ; S'IL NE VENAIT PAS LÀ, IL SERAIT SEUL, DANS UNE PETITE CHAMBRE OU UN PETIT APPARTEMENT. »

JY RUF, NOV. 2014



Ian Berry, Cable Street, Underground nightclub, 1964

L'espace circonscrit permet d'observer les phénomènes relationnels, aui sont développés dans toute leur diversité et complexité. Dégoût, séduction, rejet, paranoïa, intérêt, indifférence... chaque personnages est une facette des rapports humains. Ces rapports peuvent se révéler très violents: insultes, domination et racisme, et même jusqu'à l'agression sexuelle. Tout est exacerbé par l'atmosphère étouffante d'un lieu dont on ne peut sortir.

LA COMPROMISSION PASSIVE

La tension dramatique du spectacle réside d'ailleurs dans la tentative du Nouveau de sortir du bar. Chaque fois qu'il esquisse une sortie, il est rattrapé, soit par l'Habitué qui lui offre un autre verre, soit par la Jeune Fille qui l'attire. Il est témoin de la violence des uns envers les autres, mais ne réagit pas. Ni quand l'Homme-sans-nom est humilié, ni au moment de l'agression de la Jeune Fille. Quand il veut donner un peu d'argent à l'Homme-sans-

« ET PUIS, IL DEVIENT CELUI QU'ON VEUT ACCAPARER, LE NOUVEAU, LA NOUVEAUTÉ. À PARTIR DE LÀ, IL DESCEND DANS DES CERCLES DE COMPROMISSION. »

JY RUF, ENTRETIEN AVEC
MARION CANELAS

nom, les autres l'interrompent immédiatement. Il boit les verres qu'on lui offre. Il accepte ainsi les relations de pouvoir établies, et, par sa lâcheté, devient complice.

« Loi 223-6 du Code pénal : Quiconque pouvant empêcher par son action immédiate, sans risque pour lui ou pour les tiers, soit un crime, soit un délit contre l'intégrité corporelle de la personne s'abstient volontairement de le faire est puni de cinq ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende.

Sera puni des mêmes peines quiconque s'abstient volontairement de porter à une personne en péril l'assistance que, sans risque pour lui ou pour les tiers, il pouvait lui prêter soit par son action personnelle, soit en provoquant un secours.»

Source: http://www.legifrance.gouv.fr/

A débattre: est-on coupable de ne rien faire si on est témoin d'une situation représentant un danger pour une autre personne? Qu'en est-il au regard de la loi? Qu'est-ce qui peut nous amener à réagir, ou au contraire à rester passif?

Le Nouveau semble s'engluer dans le bar, il ne parvient à en sortir que lorsqu'il est déjà trop tard. On entend à la fin l'évocation des 99 auberges.

«LA ROUTE DE L'ENFER EST GRANDE, LARGE, BIEN ENTRETENUE; ELLE INVITE LE VOYAGEUR À LA PRENDRE. ELLE EST JALONNÉE DE QUATRE-VINGT-DIX-NEUF AUBERGES DANS CHACUNE DESQUELLES ON DOIT FAIRE UNE STATION DE CENT ANS. DES SERVANTES AIMABLES ET JOLIES, COMME LE DIABLE SEUL EN PEUT AVOIR, Y VERSENT DES LIQUEURS VARIÉES QUI DEVIENNENT D'UNE SAVEUR DE PLUS EN PLUS AGRÉABLE À MESURE QUE L'ON APPROCHE DE L'ENFER. SI LE VOYAGEUR RÉSISTE À LA TENTATION D'EN BOIRE AVEC EXCÈS ET PEUT ARRIVER À LA DERNIÈRE AUBERGE SANS ÊTRE IVRE, IL EST LIBRE DE RETOURNER SUR SES PAS: L'ENFER N'A PLUS DE DROITS SUR LUI. MAIS, DANS LE CAS CONTRAIRE, ON LE POUSSE DANS L'AUBERGE, OÙ L'ATTEND, EN GUISE DE RAFRAÎCHISSEMENT, UN HORRIBLE MÉLANGE DE SANG DE COULEUVRE ET DE SANG DE CRAPAUD. DÉSORMAIS, IL APPARTIENT AU DIABLE ET TOUT EST FINI. »

Anatole LE BRAZ, La Légende de la mort, 1982

Faire lire ce texte d'Anatole LE BRAZ, qui a inspiré le travail de Jean-Yves RUF, et travailler avec les élèves sur les significations possibles de cette parabole.

APRÈS LE SPECTACLE

I. Le processus de création théâtrale

L'écriture de Jean-Yves RUF se compose comme une grande partition à la fois textuelle, sonore, corporelle, visuelle, spatiale. Il crée un environnement organique et irréel, dans lequel tous les éléments s'entrechoquent et se répondent.

I. Écrire au plateau

Un des axes forts du travail de Jean-Yves Ruf est de partir du plateau pour créer un spectacle. Pour Jachère, il a proposé comme base l'espace scénique. Il a ensuite donné à chaque comédien des ébauches de personnages et des idées d'auteurs, poèmes, extraits de romans. Puis les comédiens ont débuté un travail d'improvisation sous-tendu par ces matériaux, auxquels s'ajoutent des éléments sonores et visuels (vidéo, lumière). De tout cela se détache une structure, une répartition spatiale et une tension dramatique.



Photo de répétition, Laurence Mayor et Juliette Savary Sola, septembre 2015, Belfort © Gaëtan Besnard



Photo de répétition, Laurence Mayor, William Edimo et Isabel Gonzales Sola, septembre 2015, Belfort © Gaëtan Resnard

« M.C: Cela signifie que le spectacle s'est établi selon un imaginaire spatial?

J-Y.R: Oui, le jeu s'est très vite organisé selon des territoires. Dès les premières improvisations, les acteurs ont senti, par le corps, où ils se situeraient dans le bar. Alexandre [l'Habitué] a choisi sa place au comptoir, comme un personnage d'Emmanuel Bove, dont l'univers est construit sur des rituels, des habitudes. C'est parce qu'il est à cet endroit qu'il devient un confident pour la patronne. Donc les places ont déterminé les liens. Laurence [Blanche] s'est rapidement exclue de la communauté, a investi la sous-jachère, le territoire du dessous, et s'y est installée. William [L'Homme-sans-nom] a trouvé qu'il dérangeait en haut et qu'il n'était pas admis en dessous, donc il est toujours entre les deux. On a imaginé que dans le passé, il a très souvent exagéré et qu'il est donc toléré mais qu'il doit pour cela respecter des règles très claires. Les places ont donné les lois du bar, aussi. Isabel [La Jeune Fille] est un peu partout parce que c'est celle qui est en errance. Son but, c'est de téléphoner. On cherche pour chacun quelque chose à développer dans le parcours du spectacle, en se demandant pourquoi il est là. Pour Alexandre, par exemple, on peut se l'imaginer facilement: le bar est sa famille, en gros; s'il ne venait pas là, il serait seul, dans une petite chambre ou un petit appartement. On connaît tous des habitués de bar comme ca.

M.C: Une fois ce monde créé, chacun trouvant sa place, comment décidez-vous ce qui va se passer ?

J-Y.R: À ce moment, il faut établir une structure pour emmener les spectateurs dans ce monde. C'est la deuxième étape du travail. Je liste tout ce qui m'intéresse, les séquences trouvées, les moments forts qui ont eu lieu en improvisation, et puis j'essaie de trouver leur déroulement, presque musicalement, selon les intensités. »

Jean-Yves RUF, entretien avec Marion Canelas, décembre 2015

2. La scénographie

La conception de l'espace scénique est un élément fondateur de Jachère. Il est à la fois concret et irréel : s'il ne représente pas un bar de manière réaliste, il l'évoque inévitablement par la présence matérielle du comptoir. «Il y a en nous des lieux imaginaires qui nous structurent ou nous obsèdent, comme le palais qu'imagine Samuel Taylor Coleridge dans Kubla Kahn. On a beau savoir qu'ils n'existent pas, ils ont en nous une réalité forte, et une cohérence intime.» (Jean-Yves RUF, octobre 2014)

Pensée **sur trois niveaux**, la scénographie organise ce microcosme, dans lequel chaque personnage est amené à se situer. «Au départ, j'ai apporté le premier espace : le bar, une cuve génératrice dessous et des oiseaux au-dessus. Trois niveaux, comme dans le **monde sonore** : grave, aigu et medium, et puis dans le **symbole** : une espèce d'enfer en dessous, un désir d'élévation au-dessus et les hommes au milieu.» (Jean-Yves RUF, décembre 2015). Les personnages évoluent entre le sol et la sous-jachère, le niveau supérieur est réservé aux oiseaux, à l'inatteignable.



Photo de maquette, juin 2015 © Gaëtan Besnard

Durant l'exploitation du spectacle, du 7 au 23 janvier 2016, une exposition de maquettes sera installée dans le hall du Théâtre Gérard Philipe. Elles ont été réalisées par les élèves de l'école de scénographie Duperré lors d'un atelier avec Jean-Yves RUF.

LES MATÉRIAUX

Dans cet **espace hybride**, différents matériaux sont utilisés: la terre, matière organique et vivante, pour la sous-jachère; le métal de la machine, le béton poli du sol, et les bâches en plastique autour de l'espace du bar. C'est un espace en **chantier**. Un **espace urbain**, aussi, même si la présence de la terre ouvre l'imaginaire sur d'autres environnements.









Photos de recherche de matériaux pour la scénographie

Proposer aux élèves une étude des différents matériaux, leurs rôles dans l'atmosphère de la pièce, et ce qu'ils créent comme ressentis chez le spectateur (confort/inconfort, froid/chaud, ressenti esthétique, etc.).

LA MACHINE

Reliée à une cuve génératrice, la machine est une sorte de **porte d'entrée dans les dessous du monde.** Elle ronronne et ce son rassure, donne des basses à l'environnement musical. Quand elle se met à toussoter, c'est comme si **l'ordre des choses** s'en trouvait affecté.



Photos de recherche pour la scénographie



Photos de générale, janvier 2016, Théâtre Gérard Philipe © Guillaume Chapeleau

3. Musique, sons, sonorités

Comme l'espace physique, l'univers sonore se répartit sur trois niveaux : les graves, les médiums, et les aigus. Dans les basses, la machine : un son de moteur, de boue, de liquide. Dans les hauteurs, les oiseaux qui rappellent le désir humain d'élévation. Entre les deux, les hommes, les voix, la radio et le bruit de la télévision.

La musique aussi, qui se décline autour du *Ständchen* de Schubert. Traduit par la «Sérénade», il appartient au recueil

« IL Y A DANS LA DÉPRESSION - CES BARS SONT DES ZONES DE DÉPRESSION - UNE ÉCOUTE SURAIGUE DES BRUITS ET MÉLODIES QUE FAIT LE TEMPS QUI PASSE. CELA RÂCLE LE FOND DE L'ÂME, LENTEMENT ET SÛREMENT. »

J-Y RUF, OCTOBRE 2014

posthume de Lieder *Le Chant du cygne*. Chanté a capella, étiré à partir de ses accords, ou dans une version rock, le *Ständchen* ponctue la pièce. Ce Lied, un des plus connus de Schubert, passe du mineur **mélancolique** au majeur **lumineux** par un infime changement de deux notes au sein de la même mélodie.

Leise flehen meine Lieder
Durch die Nacht zu dir ;
In den stillen Hain hernieder,
Liebchen, komm zu mir!
Flüsternd schlanke Wipfel rauschen
In des Mondes Licht ;
Des Verräters feindlich Lauschen
Fürchte. Holde, nicht.

À TRAVERS LA NUIT S'ÉLÈVE TOUT BAS
VERS TOI LA SUPPLIQUE DE MES CHANTS;
Ô MA MIE, DESCENDS DONC ME REJOINDRE
DANS LA PAIX DU BOSQUET!
EN UN MURMURE BRUISSENT LES FRÊLES CIMES
SOUS LA CLARTÉ DE LA LUNE;
NE CRAINS POINT, MON AIMÉE,
QUE DE TRAÎTRES YEUX NOUS ÉPIENT.

- Proposer une écoute aux élèves des différentes versions en travaillant sur le concept d'adaptation musicale. A écouter entre autres:
- La version originale par Fischer-Diskau: https://www.youtube.com/watch?v=ndWOclqLLNA
- La version des Platers: «Serenade»: https://www.youtube.com/watch?v=oT2ML6TlgXl

4. La vidéo

Déjà présente dans le spectacle *Silures* (2006), la vidéo prend ici un nouveau rôle. Dans ce précédent spectacle, la vidéo était présente sous un aspect principalement graphique. Dans *Jachère*, les images prises par Gaëtan Besnard **entrent en résonance concrète et en action avec le reste des éléments**. Elle est un rouage de la grande machine, au même titre que le texte ou la musique.

«La vidéo a un statut rythmique, musical, poétique. Je pense à ces images fugitives, ces fulgurances, qu'on croit apercevoir juste avant l'ensommeillement. J'aimerais que certaines images obsédantes, apparaissent comme des virgules, le temps d'une inspiration. Des séquences plus longues, charnières participent de la structure. Deux sources : des images ritournelles, obsessionnelles, et des séquences plus longues qui valent comme des séquences à part entière. La vidéo est une sorte de contrechant, avec ses variations et ses leitmotivs.»

Jean-Yves RUF, octobre 2014

5. L'univers du bar et de la boisson : approfondissement thématique transversal

Le **bar** est un espace très particulier qui a inspiré de nombreux artistes: écrivains, peintres, photographes... C'est un lieu à la fois public et clos où se concentrent les rapports humains. Le rapport à **l'alcool** est aussi un thème transversal dans tous les arts, on en retrouve des traces en poésie (de Guillaume Apollinaire et son recueil *Alcools*, aux poètes de la «Beat Generation»: Allen Ginsberg, Jack Kerouack, etc.) ou encore en philosophie.



Vincent Van Gogh, Le Café de nuit, 1888



Edvard Munch, Le Jour d'après, 1894-1895

[...]

«Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Euripe Tu regardais un banc de nuages descendre Avec le paquebot orphelin vers les fièvres futures

Et de tous ces regrets de tous ces repentirs Te souviens-tu

Vagues poissons arques fleurs surmarines Une nuit c'était la mer

Et les fleuves s'y répandaient

Je m'en souviens je m'en souviens encore

Un soir je descendis dans une auberge triste Auprès de Luxembourg

Dans le fond de la salle il s'envolait un Christ Quelqu'un avait un furet Un autre un hérisson

L'on jouait aux cartes

Et toi tu m'avais oublié

Te souviens-tu du long orphelinat des gares Nous traversâmes des villes qui tout le jour tournaient

Et vomissaient la nuit le soleil des journées Ô matelots ô femmes sombres et vous mes compagnons

Souvenez-vous-en»

[...]

Guillaume APOLLINAIRE, «Le Voyageur», *Alcools*, 1898-1913



Pablo Picasso, Les Pierreuses, 1902



Pablo Picasso, La Buveuse assoupie, 1902

Dans l'Abécédaire de Gilles Deleuze, la lettre B est consacrée au mot «Boisson». Ces entretiens ont été menés par Claire Parnet, ancienne élève et amie, et ont été diffusés sur Arte après la mort du philosophe. Il y présente de manière très libre sa pensée et les concepts qu'il a développé, au fil des lettres. Anciennement alcoolique, il parle du rapport à la boisson comme d'une nécessité pour supporter la vision de quelque chose qui est trop grand, trop puissant dans la vie. Pour lui, l'alcoolisme, c'est chercher toujours le dernier verre, ou l'avant-dernier, avant le verre de trop.



https://www.youtube.com/watch?v=AzI3IMXfM7E (durée: I2min; texte retranscrit en Annexe 3)

- Aborder avec les élèves les questions liées à l'alcool: représentations et tabous religieux, danger pour la santé, poids dans la vie sociale, etc.
- Proposer aux élèves, après l'étude de ces différents matériaux, un travail de création (poème, nouvelle, dessin, photographies, etc.) autour de cette thématique.

II. L'univers littéraire des personnages

En collaboration avec le dramaturge Thomas Pondevie, Jean-Yves Ruf a nourri de textes le travail d'improvisation et de création au plateau. *L'Enfer* de Dante Alighieri et *Les Chroniques de l'oiseau à ressort* de Haruki Murakami ont nourri en premier l'atmosphère du spectacle. Puis ils ont donné à chaque comédien **un univers littéraire**, en lien avec son personnage. De ce travail préalable persistent quelques bribes de textes, mais surtout des **atmosphères**, des traits de caractère, des couleurs et des sonorités.

1. Des personnages au bord de la chute

« Ils sont malgré eux des «clowns», toujours un peu décalés, maladroits, **au bord d'une chute**. C'est un monde d'habitués, avec ses rituels, son langage propre, ses gestes de reconnaissance. On pense à un **vivier**, avec ses phases de calme, de contemplation, mais aussi ses précipitations, ses excitations.

Trois femmes (passe la figure des trois fileuses, voire des trois sorcières)

- -Une vieille Cassandre avec toujours à la bouche une imprécation, une prophétie, une malédiction.
 - -Une femme-paysage, grande femme charpentée, la patronne, qui régit et tient la meute.
- -Une femme-enfant, sorte de mascotte du lieu, créant du trouble, du désir, du danger dans ce milieu instable.

Trois hommes

Je pense aux personnages d'Emmanuel Bove. Des hommes qui s'accrochent à une pension, une allocation, un reste de dignité, des souvenirs épars. Encore dans le système, mais sur la touche, en jachère. Incertains, fragiles, s'accrochant à des chimères, sans objectifs quotidiens, en proie à leurs visions. Évoluant entre deux mondes, celui des légitimes et celui des exclus, ils attendent en ce lieupurgatoire quelle sera leur destinée.»

Jean-Yves RUF, octobre 2014

2. Portraits littéraires des personnages

BLANCHE: LA VIEILLE CASSANDRE

Errant dans la sous-jachère, elle répand sur le monde ses histoires morbides, prophéties et malédictions. On retrouve des textes du **Deutéronome** (Bible), de l'*Enfer* de Dante Alighieri et des Légendes de la mort d'Anatole Le Braz. Elle **annonce la fin**, comme une prédiction malheureuse.

«Tu auras une fiancée et c'est un autre homme qui couchera avec elle; tu construiras une maison et tu ne l'habiteras pas; tu planteras une vigne et tu n'en jouiras pas. Ton bœuf sera égorgé sous tes yeux et tu n'en mangeras pas; ton âne sera enlevé devant toi et on ne te le rendra pas. Tes brebis seront données à tes ennemis et il n'y aura personne pour venir à ton secours.»

Ancien Testament, Pentateuque, Deutéronome, Chapitre 28, versets 30-31

LA PATRONNE : L'ATTENTE DE PÉNÉLOPE

La patronne est le **pilier** de ce microcosme. Inlassablement, **elle refuse et réitère** ses refus: celui de servir un verre, celui d'écouter certaines histoires. Telle Pénélope qui se refuse aux prétendants en espérant le retour d'Ulysse, elle semble constamment dans l'attente. On retrouve un extrait d'*Ithaque*, tiré d'*Homériade* de Dimìtri Dimitriàdis.

« **C**'est ça l'amour L'interminable attente

LA FIN

DE L'INTERMINABLE ATTENTE LE DOULOUREUX DÉSIR

LA FIN

DU DOULOUREUX DÉSIR C'est ça l'amour

[...]

Insoutenable attente Insoutenable désir

[...]

JE VOUS PARLE DEPUIS UN LIEU OÙ

JE NE DEVRAIS PAS ME TROUVER

JE ME TROUVE LÀ OÙ J'AI ÉTÉ ENVOYÉ

PAR LUI

[...]

A QUEL POINT AMOUREUSE

TOURMENTÉE PAR CET AMOUR

A QUEL POINT FRUSTRÉE

PAR CET AMOUR TOUTE ENTIÈRE UN AMOUR TOURMENTÉ FRUSTRÉ

DES ANNÉES ET DES ANNÉES

SEULE SANS LUI

DANS L'ATTENTE DE LUI NE FAISANT QU'ATTENDRE

N'ESPÉRANT PAS ESPÉRANT SANS CESSE SANS CESSE N'ESPÉRANT PAS ESPÉRANT SANS ATTENDRE SANS ESPOIR ATTENDANT

NE FAISANT QU'ATTENDRE NE FAISANT QU'ESPÉRER

C'EST ÇA L'AMOUR

ATTENDRE

ET NE PAS POSSÉDER

ESPÉRER

ET NE PAS OBTENIR

DÉSIRER ET ATTENDRE DÉSIRER

ET NE PAS ESPÉRER

DÉSIRER

ET NE PAS ATTENDRE

DÉSIRER ET ESPÉRER DÉSIRER ET DÉSIRER SANS ATTENDRE SANS ESPÉRER

ESPÉRANT TOUJOURS ET ATTENDANT SANS CESSE

[...]

AVANT JE RIAIS

DE TOUT MON CORPS [...]

JE RIAIS
SANS HONTE

EXPOSÉE AUX YEUX [...]

JE RIAIS

AVEC MES BRAS
AVEC MES JAMBES
MES MAMELLES
MES FESSES
AVEC MES DENTS
AVEC MES YEUX
MON VENTRE

MES CHEVEUX

AVEC TOUTES MES FENTES

AVEC TOUS MES ACCUEILS MOI SA TERRE AVEC TOUTES MES PROMESSES SA MÈRE PATRIE **AVEC TOUTES MES TRADITIONS** MOI **AVEC TOUS MES EXPLOITS** QUI ÉTAIS **AVEC TOUTES MES LOIS** LA DESTINATION **AVEC TOUS MES LIQUIDES** LE RETOUR **AVEC TOUS MES FAUVES** MOI QUI ÉTAIT TOUT JE LUI AI MONTRÉ [...] [...] LES ARBRES L'AMOUR LES OISEAUX **LE DONNE** LES EAUX L'AMOUR SEUL LES COULEURS DONNE **FLEURS** INSECTES VAGUES **CE BONHEUR QUI EST UNIQUE** ODEUR **AUCUN AUTRE N'EXISTE** LES TABLES L'AMOUR LE FEU **EST** LES NUITS BLANCHES LES DANSES LE BONHEUR LES CHANSONS [...] LA JOIE ET CELUI QUI L'A LE CALME L'AMOUR **NE VEUT PAS LE PERDRE** L'AMOUR ET CELUI QUI LE CHERCHE **NE VIT QUE POUR LUI E**T LE RESTE ET CELUI QUI LE TROUVE [...] **NE VEUT PLUS RIEN D'AUTRE** ET CELUI QUI LE PERD **JE VOUS PARLE N'A PLUS RIEN D'AUTRE** DEPUIS LE LIEU OÙ **POUR VIVRE** JE NE DEVRAIS PAS ÊTRE ET CELUI QUI NE LE TROUVE PAS **UN HOMME VIDE NE VIT PAS VOILÀ CE QUE C'ÉTAIT** [...] **V**EINES VIDES **JE L'AVAIS PLAINT MUSCLES VIDES J**E L'AVAIS PLEURÉ **NERFS VIDES J**'AI PRIÉ POUR LUI **TOUT ENTIER VIDE** J'AI VEILLÉ POUR LUI [...] C'ÉTAIT LUI **ET LUI SEUL ET ALORS** QUE J'ATTENDAIS **JE ME SUIS SENTIE** MOI **INUTILE** LA BIENVEILLANTE

[...]

LA BIENFAISANTE

LA MATERNELLE

LÀ OÙ NOUS SOMMES

NOUS NE SOMMES PAS

QUI RÉGNA

NI CELUI

QUI VOYAGEA

NI CELUI

JE VOUS PARLE DEPUIS LE LIEU

OÙ NOUS NE SOMMES PAS

ET LUI

OÙ EST-IL

ET APPRIS

NI CELUI

EST-IL PARTI

QUI AIMA

EST-IL RESTÉ QUI EUT LA NOSTALGIE

Où rester Ni celui

IL NE RESTAIT QUI FIT MILLE TOURS

RIEN NI CELUI
OÙ ALLER QUI FUT AIMÉ
JE NE L'AI PAS VU NI CELUI
PARTIR QUI A VAINCU
ET JE NE L'AI PAS REVU NI CELUI

QUI L'A VU
QUI EST REVENU
QUELQU'UN L'A-T-IL VU
QUI ÉTAIT-IL
IL S'EST PASSÉ
PERSONNE
TANT ET TANT D'ANNÉES
PERSONNE

DEPUIS

Pas parti

Qui L'A VU [...]

QUELQU'UN L'A-T-IL VU ET NOUS LÀ

Qui l'aurait vu Là où nous sommes [...]

PERDU NOUS TOUS LÀ
VOILÀ CE QU'IL EST DANS LE NÉANT
UN HOMME OMBRES
FOUTU SANS OMBRE
UN CORPS ET LUI

FOUTU OÙ QU'IL SOIT

PERSONNE NE SAIT

PERSONNE

OMBRE LUI AUSSI
N'A JAMAIS PLUS

SANS OMBRE

ENTENDU PARLER

DE LUI JE PARLE
NE SE SOUVIENT MAIS SANS ÊTRE

QUEL ÉTAIT

SON NOM [...]
PERSONNE NE SAIT JE CRIE

EST-IL PARTI POUR ENTENDRE

REVENU MA VOIX

S'EST-IL PERDU PERSONNE NE M'ENTEND. »

QUI ÉTAIT-IL

NI CELUI DIMITRIÀDIS, HOMÉRIADE

LA JEUNE FILLE: AU-DELÀ DU TEXTE

Élément d'instabilité, de mouvement, elle ne s'encre pas directement dans un univers littéraire. On peut penser au personnage de *Lolita* de Vladimir Nabokov. Le rêve de Tania, tiré d'*Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine et raconté par Blanche, fait aussi penser à ce personnage qui attire étrangement les hommes et qui semble constamment en fuite.

ΧI

«Tania fait un étrange rêve.
En rêve, elle se voit marchant,
La nuit, poussée sans fin ni trêve
Sur la neige épaisse des champs.
Dans les congères devant elle,
Chenu, obscur, toujours rebelle,
Un torrent bouillonne à travers
Les lourdes glaces de l'hiver.
On a jeté sur l'eau profonde
En petit pont tremblant, mortel,
Deux perches collées par le gel;
Et, Tatiana, face à cette onde,
Est prise de perplexité,
Se voit forcée de s'arrêter.

XII

Comme à la vie qui vous sépare,
Tania en veut à l'eau glacée;
Elle regarde, elle s'égare:
Qui diable la fera passer?
Mais ça remue dans les congères;
Vous le dirai-je? c'est, derrière
Un ours énorme qui surgit;
Tania crie "ah!", lui, il rugit,
Et il lui tend sa lourde patte
Griffue; Tania hésite, puis,
De sa mignonne main s'appuie
Dessus et, vive, délicate,
Elle traverse le cours d'eau;
Mais l'ours la suit, presque aussitôt!

XIII

Sans plus oser tourner la tête,
Tania reprend, pressant le pas
Mais le laquais velu la guette,
La suit et ne la quitte pas;
L'ours importun grogne; ils approchent
D'une forêt; de froides roches
Près des sapins sombrement beaux;
La neige accable d'un fardeau
La moindre branche; par leurs cimes,
Tilleuls, bouleaux et trembles nus,
Sont inondés d'astres chenus;
Plus de chemins; autant d'abîmes
Que le blizzard laisse entrouverts
Dans le royaume de l'hiver.

XIV

Elle y pénètre — et l'ours de suivre;
La neige vient jusqu'aux genoux;
Soit un rameau figé de givre
Jaillit en lui fouettant le cou,
Et son pendant d'oreille casse;
Soit son peton brûlant de glace
Perd son petit soulier mouillé;
Puis le mouchoir tombe, oublié —
Tant pis, ses jambes se dérobent,
L'ours est derrière et elle a peur
De soulever dans sa pudeur,
Les doigts tremblants, un coin de robe,
Et la voilà qui court, et lui,
En l'épuisant, il la poursuit.

X۷

Elle est tombée; d'un geste agile,
Il s'est penché et l'a saisie;
L'insensibilité docile
La laisse, inerte, à sa merci;
Dans la forêt, la bête brute
Court, quand, soudain — une cahute
Entre les arbres; toit couvert
De neige drue; tout est désert,
Mais la fenêtre éclaire et brille;
Dans la cahute, cris, fracas;
L'ours parle: "Mon compère est là;
Réchauffe-toi, petite fille."
Et, traversant l'entrée glacée,
C'est sur le seuil qu'il l'a laissée.

XVI

Tania rouvre les yeux — que faire?
Plus d'ours, mais, par-delà le seuil
Fusent des cris, des bruits de verres,
Comme à un grand repas de deuil.
Bientôt l'étonnement l'emporte,
Elle entrebaîlle un peu la porte,
Et, qu'est-ce là?... De tous côtés,
Des monstres sont à banqueter.
Un chien à cornes sur la tête,
Une sorcière à l'air caprin,
Un homme-coq dont le voisin,
Hautain et grave, est un squelette,
Un nain à queue de porc, et, là,
Mi-chat, mi-grue, un échalas...

XVII

Le merveilleux, l'atroce ensemble: Ce crabe, à cru sur l'araignée, Ce crâne à bonnet rouge tremble, Cou de canard entortillé; Un moulin danse à la cosaque, Il bat des ailes, siffle, claque; Ça piaule, piaille, jappe, crie, Bêtes qui battent, parleries. Mais Tatiana que pensa-t-elle, Voyant siéger parmi ce chœur, L'être qu'elle aime et lui fait peur, Cet Evguéni qui l'ensorcèle! Le héros de notre roman, Fixait l'entrée discrètement.

XVIII

Il fait un geste — ils se déchaînent;
Il boit — tous boivent à grands cris;
Il rit — tous rient à gorge pleine;
Ils sont muets s'il s'assombrit.
Ici, c'est clair, c'est lui le maître;
La peur commence à disparaître
Et Tatiana, se rassurant,
Ouvre la porte un peu plus grand.
Soudain, le vent souffle en rafale
Sur les flambeaux de la maison;
Trouble et terreur chez les démons,
Mais Evguéni, seul dans la salle,
Les yeux luisants, marche à grand bruit
Vers la porte — chacun le suit.

XIX

Tania s'effraie et, vite, vite,
Elle s'efforce de s'enfuir,
Et pas moyen ; elle s'agite,
Crie sans crier, va défaillir;
Mais Evguéni pousse la porte;
Devant son infernale escorte
Paraît la vierge; à qui mieux-mieux,
On rit, on hurle; tous les yeux,
Les groins tordus, les corps sans tête,
Les crocs sanglants, les queues crochues
Les langues rouges et fourchues,
Les cornes et les doigts squelettes,
Tout la désigne; d'une voix
Ils ont rugi: pour moi! pour moi!

XXI

Pour moi! dit Evguéni; tout tremble;
Soudain, la bande s'est enfuie;
Voici la vierge et lui ensemble,
Tous deux, dans la glaciale nuit;
Lui, l'attirant vers lui, l'installe,
Dans un coin sombre de la salle,
Sur un vieux banc de bois branlant,
Pose la tête doucement
Sur son épaule; mais surgissent
Olga, et puis Lenski; fracas;
Onéguine a brandi le bras,
Ses yeux, brûlants, s'appesantissent,
Il injurie les importuns;
Tania se sent mourir soudain.

Insultes, rixe — et Onéguine
Saisit un long poignard; Lenski
S'effondre; l'ombre s'agglutine,
Lourde; un insupportable cri
Jaillit; tout tangue; la tourmente;
Tania s'éveille d'épouvante.
Et quoi? le jour est presque haut;
Dehors, le givre des carreaux
Châtoie d'une rougeur nouvelle.
La porte s'ouvre. Olga paraît,
Au teint de rose, vif et frais,
Alerte comme l'hirondelle,
L'interrogeant, sitôt levée:
"Alors, de qui as-tu rêvé?"»

Alexandre POUCHKINE *Eugène Onéguine*, chapitre cinquième Traduction: André Markowicz

L'HOMME-SANS-NOM

Pour ce personnage **rejeté** dans un univers déjà en dehors de la société, les textes sources sont à chercher chez des auteurs **en marge**: Allan Ginsberg et Henri Michaux, notamment, Antonin Artaud, dans ses *Suppôts et Supplications*. Le poème d'Émile Verhaeren, *Chanson de fou*, donne aussi un refrain et un ton morbide au personnage.

« Brisez-leur pattes et vertèbres, Chassez les rats, les rats. Et puis versez du froment noir, Le soir, Dans les ténèbres.

Jadis, lorsque mon cœur cassa, Une femme le ramassa Pour le donner aux rats.

- Brisez-leur pattes et vertèbres.

Souvent je les ai vus dans l'âtre, Taches d'encre parmi le plâtre, Qui grignotaient ma mort.

- Brisez-leur pattes et vertèbres.

L'un d'eux, je l'ai senti Grimper sur moi la nuit, Et mordre encore le fond du trou Que fit, dans ma poitrine, L'arrachement de mon cœur fou.

- Brisez-leur pattes et vertèbres.

Ma tête à moi les vents y passent, Les vents qui passent sous la porte, Et les rats noirs de haut en bas Peuplent ma tête morte.

- Brisez-leur pattes et vertèbres.

Car personne ne sait plus rien. Et qu'importent le mal, le bien, Les rats, les rats sont là, par tas, Dites, verserez-vous, ce soir, Le froment noir, A pleines mains, dans les ténèbres ?»

Émile VERHAEREN, Chanson de fou

J'AI VU LES SINGES-TOURNESOLS DE LA LUNE

UN HIPPOPOTAME M'A TAPÉ DANS L'ŒIL

J'AI VU UN ÂNE D'AMOUR TRANSI

POUR UN CHACAL DU NOM DE BILLY

ET UN IGUANE VERT QUI TABASSAIT

UNE SAUTERELLE EN TRAIN DE CHIER

SUR UN GORILLE VERT ET SON COPAIN

AU CUL ROUGE AH L'BEAU BABOUIN

J'AI VU UN OKAPI ROSE DANS LE RUISSEAU

J'AI MANGÉ AU SOLEIL DE LA SEMOULE DE GOMBO

J'AI VU UN ZÈBRE IDIOT MANGER DES BROCOLIS

AU CUBA LIBRE ET UNE PIEUVRE NOIRE QUI

GLISSAIT SOUS LA MER DANS UN BUS JAUNE TANDIS

QU'J'ATTAQUAIS LA JOURNÉE EN MANGEANT DU MAÏS

J'AI VU UN RHINO-PAPILLON S'ASSEOIR SUR LE PLUS GROS CUL QUI SE PUISSE CONCEVOIR

> Allen GINSBERG, *Journal 1952 – 1962,* Traduction Yves Le Pellec

L'HABITUÉ: LA TRISTESSE DE LA SOLITUDE

Nourri des textes de Patrick Declerck, notamment *Les Naufragés*, et d'Emmanuel Bove (*Mes Amis*), on retrouve chez ce personnage **les souffrances de la solitude et de la mise à l'écart du monde**. Plutôt du côté des **figures dominantes**, il semble cependant **fragile**, toujours dans le doute. Il cherche à nouer des liens amicaux avec le Nouveau, mais sa maladresse et son antipathie l'en empêchent.

NEVEU, LE MARINIER

J'aime à errer au bord de la Seine. Les docks, les bassins, les écluses me font songer à quelque port lointain où je voudrais habiter. Je vois, en imagination, des filles et des marins qui dansent, de petits drapeaux, des navires immobiles avec des mâts sans voile.

Ces songes ne durent pas

Les quais de Paris me sont trop familiers ; ils ne ressemblent qu'un instant aux cités brumeuses de mes rêves.

Un après-midi de mars, je me promenais sur les quais.

Il était cinq heures. Le vent retroussait mon pardessus comme une jupe et m'obligeait de tenir mon chapeau. De temps en temps, les fenêtres vitrées d'un bateau-mouche passaient sur l'eau, plus vite que le courant. L'écorce mouillée des arbres luisait. On voyait, sans bouger la tête, la tour de la gare de Lyon, avec ses horloges déjà éclairées. Quand le vent cessait, l'air sentait le ruisseau à sec.

Je m'arrètai, et, m'accoudant sur le parapet, je regardai tristement devant moi.

La cheminée des remorqueurs tombait en arrière, avant les ponts. Des câbles tendus reliaient des péniches habitées au milieu. Une longue planche joignait un chaland au sol.

L'ouvrier, qui s'aventurait dessus, rebondissait à chaque pas, comme sur un sommier.

Je n'avais pas l'intention de mourir, mais inspirer de la pitié m'a souvent plu. Dès qu'un passant s'approchait, je me cachais la figure dans les mains

71

EMMANUEL BOVE

et reniflais comme quelqu'un qui a pleuré. Les gens, en s'éloignant, se tournaient.

La semaine dernière, il s'en était fallu de peu que je ne me fusse jeté à l'eau, pour paraître sincère.

Je contemplai le fleuve, en songeant à la monnaie gauloise qui devait se trouver au fond, lorsqu'une tape sur l'épaule me fit lever le coude, instinctivement.

Je me retournai, gêné d'avoir eu peur.

En face de moi, il y avait un homme avec une casquette de marinier, un bout de cigarette dans la moustache et une plaque d'identité rouillée au poignet.

Comme je ne l'avais pas entendu venir, je regardai ses pieds : il était chaussé d'espadrilles.

Je sais que vous voulez mourir, me dit-il.

Je ne répondis pas : le silence me rendait intéressant.

Je le sais.

Je levai les yeux le plus haut possible, pour les faire pleurer.

— Oui, je le sais.

Mes yeux ne pleurant pas, je les fermai. Il y eut un silence, puis je murmurai :

- C'est vrai, je veux mourir.

La nuit tombait. Des becs de gaz s'allumaient tout seuls. Le ciel n'était éclairé que d'un côté.

L'inconnu s'approcha et me dit à l'oreille :

Moi aussi, je veux mourir.

D'abord, je crus qu'il plaisantait ; mais comme ses mains tremblaient, je craignis subitement qu'il ne fût sincère et qu'il ne m'invitât à mourir avec lui.

- Oui, je veux mourir, répéta-t-il.
- Allons donc!
- Je veux mourir.
- Il faut espérer en l'avenir.

J'aime les mots « espérer » et « avenir » dans le silence de mon cerveau, mais dès que je les prononce, il me semble qu'ils perdent leur sens.

Je pensai que le marinier éclaterait de rire. Il ne broncha pas.

- Il faut espérer.
- Non... non...

Je me mis à parler sans arrêt pour le dissuader de mourir.

72

MES AMIS EMMANUEL BOVE

Il ne m'écouta pas. Le corps droit, la tête baissée, les bras pendants, il avait l'air d'un banquier ruiné.

Heureusement, il paraissait avoir oublié que j'avais eu, moi aussi, l'intention de me tuer. Je me gardai bien de le lui rappeler.

Partons, dis-je, avec l'espoir de quitter les quais.

— Oui, allons sur la berge.

Tout à l'heure, la pierre du parapet avait glacé mes coudes. Maintenant, le froid gagnait mon corps.

Sur la berge ? demandai-je.

Oui... il faut mourir.

- Il fait trop sombre à présent. Nous reviendrons demain.

Non, aujourd'hui.

Fuir eût été lâche. Ma conscience me l'aurait reproché toute ma vie. On ne doit pas laisser mourir quelqu'un. Mon devoir était de sauver cet homme. Mais, en restant là, il s'imaginait que je voulais me noyer, et si, au dernier moment, je refusais, il était capable de m'y contraindre. Les mariniers ont l'habitude de tirer les péniches au bout d'un câble. Pour eux, tirer un homme par le bras doit être très facile.

Il vaut mieux rentrer, mon ami.

Le désespéré leva la tête. Il portait une tunique de soldat anglais sans boutons. Il les avait sans doute donnés. Sous cette tunique, un chandail au col détendu faisait des bourrelets sur le ventre. À la place d'une dent, il en avait deux. Des poils, que l'on eût pu compter, pointaient hors de ses oreilles. Un litre, avec un bouchon neuf, sortait à demi de l'une de ses poches.

Il me prit par le bras et m'entraîna vers un petit escalier. En baissant

les yeux, je vis la berge, entre les marches de fer.

Je descendis lentement, posant les deux pieds sur une marche avant d'avancer, comme quelqu'un qui a une jambe de bois

Je tenais la rampe plate, mince et, pour retarder le suicide, je faisais semblant de craindre une chute.

Les doigts du marinier s'enfonçaient entre mon biceps et l'os. De temps en temps, pour me dégager, je levais le bras : c'était inutile.

Sur la berge, il y avait un tas de sable pointu, des outils de la ville de Paris, une guérite et une brouette enchaînée. Je vis le dessous obscur d'un pont et le toit des autobus qui passaient sur le quai. Des courants d'air me poussaient dans le dos.

On meurt plus facilement à deux, observa mon voisin.

Sans aucun doute ce marinier avait décidé de se noyer. Il pensait que

je le suivrais. J'aurais voulu qu'il continuât de le croire. On n'aime pas que les gens vous soupçonnent d'avoir peur de la mort.

Nous étions au bord de la Seine comme au bord d'un étang. Il n'y avait plus de parapet. Je me trouvais si près de ce fleuve que cela m'étonna. Qui aurait cru, à voir la Seine couler entre les maisons, sous les ponts de pierre, qu'on eût pu l'approcher à ce point.

Malgré moi, je songeai, comme je le fais toujours quand je vois une

étendue d'eau, que je ne savais pas nager.

 Allons plus loin, dit l'inconnu, le courant nous emporterait contre les arches de ce pont.

J'approuvai tout de suite.

Un tramway ébranla la voûte du pont. J'eus peur qu'elle ne s'écroulât. Chaque fois que je passe sous un pont, la même frayeur me saisit. Le gravier grinça sous nos pieds comme du sucre pilé.

Mais pourquoi tenez-vous tant à mourir ? demandai-je.

Je n'ai pas mangé depuis trois jours. Je ne sais où coucher.

Il y a des asiles.

On me connaît trop. On ne veut plus de moi.

Des reflets s'enfonçaient à pic dans la Seine. La surface du fleuve remuait comme s'il y avait des phoques sous l'eau. Sur l'autre quai, les maisons avaient l'air, à cause de l'ombre, de descendre jusqu'au fleuve, comme à Venise.

- Allons, du courage, dit le marinier. C'est une mauvaise minute à passer. Après, le repos éternel.
 - Vous êtes sûr ?
 - Oui... allons... du courage.

Sa main, qui me serrait toujours à la même place, me causait une frayeur pareille à celle que nous cause un crabe que l'on ne voit pas et qui nous pince le pied.

Lâchez-moi, d'abord.

Je ne voulais pas me tuer, mais si je m'étais résolu à le faire, je n'aurais pas voulu que quelqu'un m'eût tenu. On a besoin de toute son indépendance pour se tuer. Le suicide n'est pas la mort.

À l'encontre de ce que j'attendais, l'inconnu s'exécuta immédiatement. L'air circula dans mes poumons comme si, au lieu de lâcher mon bras, il avait lâché ma gorge.

Le marinier se baissa et, avec deux doigts raides, prit la température

Un peu froide, dit-il en s'essuyant.

73

MES AMIS

- Eh bien, nous reviendrons.Non, il faut en finir.

Toute ma vie, je me suis trouvé dans des situations analogues. Ma solitude en est la cause. Je voudrais que l'on s'occupât de moi, que l'on m'aimât. Comme je ne connais personne, j'essaye d'attirer l'attention, dans la rue, car il n'y a que là qu'on puisse me remarquer.

Mon cas ressemble à celui du mendiant qui, en plein hiver, chante sur un pont, à minuit. Les passants ne donnent rien parce qu'ils trouvent cette façon de demander l'aumône un peu trop théâtrale. De même, en me voyant accoudé sur un parapet, mélancolique et désœuvré, les passants devinent que je joue la comédie. Ils ont raison. Mais, tout de même, ne pensez-vous pas que c'est une situation bien triste que celle de mendier à minuit sur un pont ou de s'accouder sur un parapet, pour intéresser le monde

Le marinier emplissait ses poches de cailloux, afin de couler plus vite.

Faites comme moi, dit-il.

La situation s'aggravait. Je n'aurais pas voulu parler de mon argent, mais maintenant, il n'était plus possible de se taire. Jusqu'au dernier moment, j'avais espéré qu'un événement inattendu m'épargnerait de dire que je possédais un peu d'argent.

Hé... hé.

Le désespéré qui, accroupi près d'un tas de sable, triait des cailloux se retourna.

Nous sommes sauvés!

Il me regarda sans comprendre.

Je viens de m'apercevoir que j'ai un peu d'argent.

L'inconnu se leva, fit un pas. Des cailloux glissèrent entre ses doigts. Ses yeux brillèrent, au milieu seulement.

- Vous avez de l'argent ?

Oui... oui.

Ahuri comme les gens qui ressuscitent doivent l'être, il ne bougeait pas. Une larme coula jusqu'à sa barbe. Puis, subitement, il sauta en l'air trois ou quatre fois de suite, en faisant la roue avec ses bras.

- Vous avez de l'argent?
- Oui... oui.
- Montrez-le... Montrez-le.

J'ouvris mon porteseuille. Pour qu'il ne vît pas tous mes billets, j'en tirai un seul qui se déplia en sortant.

- Tenez, mon ami. Prenez ce billet de dix francs.

26

LE NOUVEAU: TÉMOIN ET VEILLEUR

Observateur dans un univers hostile et violent, il est comme Dante qui descend les cercles de l'Enfer. On lui conseille de partir, car dans ces mondes étranges il n'est pas bon de rester trop longtemps. «Blanche devient son Virgile» (Jean-Yves RUF, décembre 2015), elle lui conseille de partir, de ne pas rester là. Comme dans un voyage initiatique, le Nouveau doit apprendre à percevoir les signes et les allégories pour décrypter l'énigme du bar.





Allégorie des Vertus et Allégorie des Vices, Le Corrège, 1529-1530

ENFER

CHANT I

- 1 Au milieu du chemin de notre vie¹, je me trouvai dans une forêt sombre, la juste direction étant perdue.
- 4 Ah! si rude est l'effort pour la décrire, cette forte forêt, farouche et âpre, qui ravive la peur dès qu'on l'évoque!
- 7 la mort même est à peine plus amère! Mais — pour traiter d'un bien que j'y trouvai voici encor ce que j'ai vu là-bas...
- 10 Comment j'y vins, j'ai peine à le redire, tant j'étais plein de sommeil, à l'instant où je quittai le chemin véridique.
- 13 Mais quand je fus au pied d'une colline située aux frontières de ce val dont j'avais eu le cœur transi d'effroi,

600 La Divine Comédie

- 16 levant les yeux, j'aperçus ses épaules déjà vêtues des feux de la planète¹ qui mène droit les gens par tout sentier :
- 19 alors put s'apaiser un peu l'angoisse, restée tenace en moi, au lac du cœur, toute ma nuit traversée dans ces affres.
- 22 Et tel celui qui, le souffle coupé, sorti hors de la mer, sur le rivage se tourne et guette encor l'eau périlleuse,
- 25 ainsi mon âme, sans cesser de fuir, se retourna pour revoir le passage jamais franchi par nul homme vivant.
- 28 Quand j'eus un peu reposé le corps las, je repartis sur la pente déserte, mon pied ferme toujours plus bas que l'autre.
- 31 Or, presque au seuil de la côte, voici venir, très vive et svelte, une panthère² couverte d'un pelage moucheté:
- 34 et sans trêve elle était devant ma face, me barrant le chemin souvent si fort que je faisais vers le val volte-face.
- 37 C'était le temps où le matin commence, et le soleil montait, parmi les astres qui l'entouraient lorsque l'amour divin
- 40 mit en branle au début ces choses belles : aussi l'heure du jour, la saison douce, m'induisaient à fonder un bon espoir
- 43 en ce fauve à la robe chatoyante; mais pas assez pour m'épargner la peur quand la vision d'un lion³ m'apparut.
- 46 Il semblait s'avancer droit contre moi, la tête haute et plein de faim rageuse, au point que l'air paraissait en frémir.
- 49 Puis, une louve⁴ qui, dans sa maigreur, semblait chargée de toutes les envies (et qui ruina la vie de bien des peuples),

52 me mit au cœur un tel accablement, par la terreur qui sortait de sa vue, que je perdis l'espoir de la hauteur.

55 Et tel celui qui gagne et y prend goût, quand vient pour lui le temps où il faut perdre, pleure et forme toujours des pensées tristes,

58 tel me rendit la bête sans merci¹ qui, m'assaillant, me repoussait très lente vers les régions où le soleil se tait.

61 Tandis que je tombais en ces lieux bas, à mes regards s'offrit une figure comme affaiblie après un long silence.

64 Quand je la vis parmi le grand désert, je lui criai : • *Miserere* de moi, qui que tu sois, ombre ou homme réel! •

67 • Homme ? • dit-il. • Homme je fus jadis², et mon père et ma mère étaient lombards, mantouans de patrie, l'un comme l'autre.

70 Je naquis sub Julio — tard, il est vrai et je vécus sous Auguste le grand, à Rome, au temps des dieux faux et menteurs.

73 Je fus poète, et je chantai ce juste enfant d'Anchise qui s'en vint de Troie quand la superbe Ilion fut incendiée3.

76 Mais toi, pourquoi retourner aux angoisses? Pourquoi ne pas gravir le mont plaisant, principe et cause de toutes les joies?

79 • Es-tu donc ce Virgile et cette source qui ouvre un si grand fleuve de langage? • lui répondis-je avec la honte au front.

82 «Honneur, lumière des autres poètes! que m'aident le long zèle et l'ample amour qui m'ont conduit à étudier ton livre!

85 Tu es mon maître et mon autorité; c'est en toi seul que je suis allé prendre le bel écrire qui m'a fait honneur. 88 Vois la bête pour qui je me déroute,

illustre sage, et défends-moi contre elle qui fait trembler tout mon sang dans mes veines!

91 • Il te faut suivre un parcours différent •,
 répondit-il, voyant couler mes pleurs,
 • si tu veux fuir loin de ce lieu sauvage.

94 Car la bête qui cause ici tes cris ne laisse aller par son chemin nul homme qu'elle n'obsède au point de le tuer.

97 Si perverse et vicieuse est sa nature que son béant désir n'est jamais comble : étant repue, elle a plus faim qu'avant.

100 Elle s'accouple à des mâles nombreux, et leur foule va croître; enfin le Vautre¹ viendra l'exterminer dans la douleur.

103 Lui, ne se nourrira d'or ni de terres, mais de sagesse, de vertu, d'amour, et sa nation sera de feltre à feltre².

106 Par lui sera sauvée l'humble Italie, pour qui la vierge Camille, Euryale, Turnus, Nisus³, furent blessés à mort.

109 De ville en ville il chassera la louve jusqu'à la mettre à nouveau en enfer, dont Envie, tout d'abord, l'avait tirée.

112 Donc, je pense et discerne que pour toi, mieux vaut me suivre : et je serai ton guide, rouvrant ta voie par des lieux éternels

115 où tu verras et entendras les âmes qui souffrent, crient leur désespoir ancien, hurlent chacune à la seconde mort.

118 Puis tu verras ces gens qui, dans le feu, restent contents, puisqu'ils ont l'espérance de joindre un jour futur le peuple heureux,

te mènera une autre âme plus digne ;
je partirai, te laissant avec elle.

124 Car l'Empereur qui règne en haut du monde, comme je fus insoumis à sa loi, défend qu'on vienne à lui sous ma conduite.

127 Il domine en tous lieux, là il gouverne ;
là est sa ville et son siège sublime ;
heureux ceux qu'il choisit d'y recevoir!

130 Et je lui dis : - Poète, je te prie

121 vers lequel, si tu veux monter ensuite,

au nom du Dieu que tu n'as pas connu : pour que je fuie ce mal, et d'autres pires, mène-moi aux endroits dont tu parlais,

que mes yeux voient la porte de saint Pierre, et tous ces gens que tu dépeins si tristes. ¹³⁶ Alors il s'ébranla. Je le suivis.

Annexes

ANNEXE I: LES NAUFRAGÉS, PATRICK DECLERCK, ED. PLON, 2001

2. Le plus ignorant des hommes

Je vis la galère. Je continue à vivre avec toutes ces choses. Je suis toujours mal de toute façon. Dans mon ignorance. Je sais que je vis dans l'ignorance et dans le péché et que je suis malheureux par rapport à ça. Et puis j'ai l'impression de ne rien pouvoir faire, simplement laisser le temps passer, laisser les épreuves se dérouler. C'est une sorte de sentiment d'impuissance. Je ne sais pas quoi faire pour me sortir de là. J'ai l'impression qu'il faut que j'essaie de me débattre. Je me débats beaucoup. Ensîn mentalement quand mêne, il faut que je laisse faire. C'est tout. Il faut que je prenne la patience et puis attendre que les épreuves... Que les épreuves me changent, me tuent quelque part. Il faut bien finir par mourir.

C'est ça aussi qui fait mon désespoir. Souvent je sens tellement de mauvaises choses monter en moi que je me dis que je ne suis pas au bout de mes souffrances. Il faudra encore des mois, des mois, qui sait?.. des années, avant d'y voir un peu plus clair. C'est de savoir toutes ces choses qui fait que je vis dans un monde complètement illusoire. Un monde qui n'existe pas réellement. Et que je prends pour vrai quand même. Je suis toujours dans l'illusion, toujours, toujours, toujours, toujours,

Je vais dans la rue, je me dis : « Tout ça c'est pas vrai, tout ça c'est pas vrai, tout ça c'est pas vrai. » C'est une création du psychisme. Ce n'est pas vrai et je vis là-dedans et je crois que c'est vrai. Alors je vis toujours dans l'erreur. Par moments, ça va mieux. Je me détends. Je dis : « Bon peut-être que ça se calme, peut-être que je suis prêt de mourir quoi. » Et puis le lendemain, je ressens des mouvements de haine, de rancœur, des petites choses qui remontent. Alors je me dis : « Bon, j'en suis encore là. »

J'ai le sentiment qu'autour de moi, tout est symbole et que je ne comprends pas. C'est pour ça que j'ai tant fumé du haschich. Alors je comprenais, je comprenais beaucoup de choses. A tel point que ça faisait peur, quelquefois.

Hier, je me suis promené dans la rue. Et je m'ennuyais autant dans la rue qu'ici. C'était la même chose. Au bout d'un moment, je suis rentré parce que j'étais en train d'user mes chaussures.

Même si j'avais eu de l'argent, ça aurait été pareil. J'aurais dépensé beaucoup d'argent, mais je me serais toujours ennuyé.

J'avais même pas envie d'avoir de l'argent. Pour quoi faire? J'avais envie de rien du tout.

Quand je suis sorti, je suis allé aux Galeries Lafayette. J'éprovais un petit soulagement de voir autre chose que la Maison de Nanterre. Pendant une heure, j'étais content. Il y avait quelque chose qui brillait... Puis ensuite je me suis replongé dans mon ennui.

J'ai beau me dire que tout ce qui est autour de moi n'est qui pacotille et je me laisse encore séduire par des vêtements. Je me laisse faire, alors que je pourrais passer tout droit. Mais me laisser séduire par des vêtements que je pourrais acheter : un pull-over quelques bricoles dont j'aurais besoin. Des petites choses, quoi que je pourrais acheter.

Ces privations m'apprennent aussi à avoir quelque respect pour l'argent. Parce qu'à l'époque où je gagnais tout de même bien mu vie, je dépensais, je dépensais tout. D'abord parce que je m'en nuyais. Et puis je n'avais aucun respect pour l'argent. Alois qu'hier l'assistante sociale m'a donné quinze francs. J'ai bu un petit café, cinq francs. Puis j'ai gardé les dix francs précieusement dans un placard. Je me dis que l'argent, ce n'est pas la peine de le gaspiller. Une pièce de dix francs, c'est très, très important.

Lorsque je mendiais, assis sur les bancs, et que je récoltais dix francs, je pouvais acheter une boîte de conserve. Et puis un morceau de pain et une petite boîte de conserve, ça fait un repas. J'ai attendu longtemps pour apprendre la valeur de l'argent.

Je ne vais pas tomber pour autant dans l'avarice. C'est pas çu mais je veux dire le gaspillage, c'est pas bon, non plus. Quand je travaillais, l'argent ça valsait. Ça partait. C'est fou. Alors que vraiment si j'avais été économe... Bouffer de l'argent, comme ça. On passe devant un magasin, on achète une bricole qui ne servira jamais à rien. C'est l'ennui qui est derrière tout cela. Alors on essaie de compenser par quelque chose qui ne compense rien du tout.

Je pense souvent que je suis complètement bouché. C'est vrai. Je vais voir un film, par exemple. Je suis incapable de comprendre ce que le film veut dire. Il faut que je voie des films qui soient simples. Les chansons de Brassens, j'ai pas compris ce que Brassens voulait exprimer à travers ses chansons. Jamais. J'ai commencé à comprendre qu'il y avait dans les chansons quelque chose à comprendre, lorsque j'ai commencé à fumer de la marijuana. Avant, je ne soupçonnais pas. J'écoutais des mots comme

ca qui défilaient, mais je ne comprenais pas ce que ça voulait dire du tout et je ne comprends toujours pas. Toujours pas. Sauf si j'ai fimé un petit peu. Jamais je n'ai compris une chanson de Brassens. Jamais, jamais, jamais, jamais. J'ai l'impression d'être le plus i norant des hommes. C'est vrai. Je l'ai souvent dit. Je crois être le plus ignorant des hommes.

J'ai un petit savoir. J'ai appris un peu d'histoire, un peu d'arcéologie. Ce n'est rien du tout ce savoir-là. On gonfle son orgueil wec ça, mais ce n'est rien du tout. Les livres, je ne peux pas les comprendre. Je ne comprends pas. Alors je m'intéresse à des cioses qui sont faciles à comprendre, comme les livres d'histoire. Tout le monde peut comprendre l'histoire.

J'ai l'impression que les gens — toute la société autour de moi — savent des choses que je ne sais pas.

De toute façon, cette société, je crois que je ne la comprendrai junais. On me l'a déjà dit cent fois : « Ne cherche pas à comprendie. » D'ailleurs on dit : « Bienheureux qui a compris qu'il n'y vivait rien à comprendre. » De toute façon, je ne comprendrai imais, je crois. Je comprendrai peut-être le jour où j'aurai vraiment compris intérieurement ce qui m'arrive. Je ne comprendrai que le jour où je me serai compris moi-même. A ce moment-là, je comprendrai au bout d'une grande confusion, que je ne suis pas cans le monde. Que c'est le monde qui est en moi.

La seule façon de le comprendre, eh bien c'est de s'unir à cette chose qui est à l'intérieur de moi-même. Au lieu de toujours espérer la fin de l'extérieur, il faudrait que je puisse en fait avoir un désir au retrouvailles intérieures, cette féminité qui est à l'intérieur de mai, de façon à devenir complet. Il n'y a rien d'autre à comprendre que moi-même. Mais ça me travaille quand même. J'ai tort.

C'est la découverte de soi-même, c'est des épousailles inténiures. Donc quelque chose au centre du cœur. Et non cet acharmenent qui fait que j'espère toujours la femme à l'extérieur de noi. Si je pouvais... « Acharnement » n'est pas le mot qui convient. Si je mettais « obstination », ce ne serait pas encore ça non plus. Si j'avais ce grand désir de me retrouver moi-même, de retrouver ma féminité intérieure, je pense qu'en peu de temps les problèmes seraient résolus. C'est toujours la femme à l'extérieur, toujours, qui m'attire. D'ailleurs, ce sont les sens qui m'empêchent de me retrouver moi-même. On dit: « Cherche en toi. » Et je ne sais même pas chercher en moi. Je ne sais pas ce que cela veut dire chercher en soi. Peutêtre méditer comme je le faisais. C'est pour ça que je me demando s'il y a deux hommes qui ont été atteints d'une plus grande ignorance que moi sur cette terre. C'est épouvantable. C'est épouvantable de ne rien comprendre du tout. J'ai l'impression d'avance comme ça dans la vie, comme un aveugle, comme un aveugle. Je me promène dans les rues. Rien. Il y a des pensées folles qui s'agitent dans ma tête.

On raconte une histoire en Inde. Il y a un homme qui est au bord d'un fleuve. Il y a beaucoup de courant, beaucoup de vagues L'homme est sur la berge des illusions. En face, dans la brume, il voit la berge des réalités. Il se jette à l'eau, il lutte, il lutte, il lutte, pour aller de l'autre côté. Lorsqu'il arrive de l'autre côté complètement épuisé, il se retourne, il voit qu'il n'y a pas de fleuve. Alors je me dis que je suis en train de souffrir et que cette souf france n'existe pas.

Alors quoi? Je m'inventerais mon fleuve? Ce serait m'inventer ma souffrance. Quelquefois on m'a dit: « Tu te complais dans te souffrance. »

Comment peut-on se complaire dans des choses aussi épouvantables? C'est épouvantable la souffrance. Je ne sais plus qui appelait la souffrance, « hideuse ». C'était Teilhard de Chardin, je crois. C'est hideux la souffrance, on ne peut pas se complaire la dedans. C'est de la boue. Aussi bien la mienne que celle des autres la souffrance. Même si quelque part, c'est quelque chose de propulsif, de nécessaire, l'homme n'est pas fait pour souffrir. Il est fait pour être heureux. J'ai des moments de désespoir.

ANNEXE 2: MES AMIS, EMMANUEL BOVE, ED. FLAMMARION, 1998

1.

Le propriétaire m'a donné congé.

Il paraît que les locataires se sont plaints de ce que je ne travaillais pas. Pourtant, je vivais bien sagement. Je descendais doucement l'escalier. Mon amabilité était très grande. Quand la vieille dame du troisième portait un filet trop lourd, je l'aidais à le monter. Je frottais mes pieds sur les trois tapis qui se succèdent avant l'escalier. J'observais le règlement de la maison affiché près de la loge. Je ne crachais pas sur les marches comme le faisait M. Lecoin. Le soir, quand je rentrais, je ne jetais pas les allumettes avec lesquelles je m'étais éclairé. Et je payais mon loyer, oui je le payais. Il est vrai que je n'avais jamais donné de denier à Dieu à la concierge, mais, tout de même, je ne la dérangeais pas beaucoup. Seulement une ou deux fois par semaine, je rentrais après dix heures. Ce n'est rien pour une concierge de tirer le cordon. Cela se fait machinalement, en dormant.

J'habitais au sixième, loin des appartements. Je ne chantais pas, je ne riais pas, par délicatesse, parce que je ne travaillais pas.

Un homme comme moi, qui ne travaille pas, qui ne veut pas travailler, sera toujours détesté.

J'étais, dans cette maison d'ouvrier, le fou, qu'au fond, tous auraient voulu être. J'étais celui qui se privait de viande, de cinéma, de laine, pour être libre. J'étais celui qui, sans le vouloir, rappelait chaque jour aux gens leur condition misérable.

On ne m'a pas pardonné d'être libre et de ne point redouter la misère. Le propriétaire m'a donné congé, légalement, sur papier timbré.

199

EMMANUEL BOVE

Mes voisins lui ont dit que j'étais sale, fier, et peut-être même, que des femmes venaient chez moi.

Dieu sait comme je suis généreux. Dieu sait toutes les bonnes actions que j'ai faites.

De même que je me rappelle un monsieur qui, quand j'étais petit, me donna quelques sous, de même beaucoup d'enfants se souviendront de moi lorsqu'ils auront grandi, car souvent je leur fais des cadeaux.

C'est une joie immense de savoir que j'existerai toujours dans ces âmes.

Il va falloir quitter ma chambre. Ma vie est-elle donc anormale au point de scandaliser le monde ? Je ne peux le croire.

Dans quinze jours, je serai ailleurs, je n'aurai plus la clef de cette chambre où j'ai vécu trois années, où mes habits de soldat sont tombés, où, démobilisé, j'ai cru que j'allais être heureux.

Oui, dans quinze jours je vais partir. Alors, les voisins auront peutêtre du remords, car les changements touchent toujours, même les plus insensibles. Ils auront peut-être, une seconde seulement, la sensation d'avoir été méchants. Cela me suffira.

Ils viendront dans ma chambre vide et, comme il n'y aura plus de meubles, ils regarderont dans les placards. Mais ils ne verront rien.

C'est fini. Le soleil ne me dira plus l'heure sur le mur. Le malade qui habite sur mon palier va mourir, quinze jours après mon départ, car il faut qu'il y ait du nouveau. On repeindra quelque chose. Des ouvriers répareront le toit.

C'est curieux comme tout change sans vous.

ANNEXE 3: GILLES DELEUZE, ABÉCÉDAIRE, B COMME BOISSON

« Il faudrait interroger d'autres gens qui ont beaucoup bu, mais je crois que boire c'est une histoire de quantité, c'est pour ça qu'il n'y a pas d'équivalent pour la nourriture. (...) J'entends bien qu'on ne boit pas n'importe quoi, que chaque buveur a sa boisson favorite, mais c'est parce que c'est dans ce cadre là qu'il saisit la quantité, c'est affaire de quantité. Ça veut dire quoi? On se moque beaucoup des drogués et des alcooliques, parce qu'ils ne cessent pas de dire «oh mais moi vous savez, je maîtrise, j'arrête de boire quand je veux». On se moque d'eux, mais c'est parce qu'on ne comprend pas ce qu'ils veulent dire. (...). Quand on boit, ce à quoi on veut arriver c'est au dernier verre. Boire, c'est à la lettre, c'est tout faire pour accéder au dernier verre. C'est ça qui vous intéresse. (...) En d'autres terme un alcoolique c'est quelqu'un qui ne cesse pas d'arrêter de boire. Je veux dire, il ne cesse pas d'en remettre au dernier verre. (...) C'est un peu comme la formule de Péguy qui est tellement belle : ce n'est pas le dernier nymphéa qui répète le premier, c'est le premier nymphéa qui répète tous les autres et le dernier. Et bien, le premier verre, il répète le dernier, c'est le dernier qui compte. Alors, qu'est-ce que ça veut dire le dernier verre pour un alcoolique? Alors il se lève le matin, mettons, si c'est un alcoolique du matin (...) et bien, il est tout tendu vers le moment où il arrivera au dernier verre. Ce n'est pas le premier, second, troisième qui l'intéresse. C'est rusé un alcoolique. Le dernier verre ca veut dire ceci: il évalue, y a une évaluation, il évalue ce qui peut tenir sans s'écrouler. C'est très variable selon chaque personne. Il évalue donc le dernier verre. Et puis tous les autres, ça va être sa manière de passer pour atteindre ce dernier verre. Ça veut dire: il ne peut pas supporter d'en boire plus ce jour là. C'est le dernier qui lui permettra de recommencer le lendemain. Parce que s'il va jusqu'au dernier verre au contraire, s'il excède son pouvoir, s'il dépasse le dernier en son pouvoir pour accéder au dernier qui excède son pouvoir, il s'écroule. À ce moment là il est foutu, il va à l'hôpital, ou il faut qu'il change d'habitude, qu'il change d'agencement. Si bien que quand il dit «le dernier verre», ce n'est pas le dernier mais l'avant dernier. Il est à la recherche de l'avant-dernier, (...) le pénultième. Pas l'ultime, parce que l'ultime le mettrait hors de son agencement. Le pénultième, c'est le dernier avant le recommencement le lendemain. Donc je peux dire d'un alcoolique c'est celui qui dit et ne cesse de dire (c'est ça qu'on entend dans les cafés, c'est tellement joyeux les compagnies d'alcooliques dans les cafés, on ne se lasse pas de les écouter), c'est celui qui dit: allez, c'est le dernier. Le dernier ça va aller d'après chacun. Et le dernier, c'est l'avant dernier. (...)

Il y a un moment où c'est trop dangereux. Là aussi c'est une crête (...). Ça va très bien de boire, de se droguer...On peut faire tout ce qu'on veut, si ça ne vous empêche pas de travailler. Si c'est un excitant, même c'est normal d'offrir quelque chose de son corps en sacrifice. C'est très sacrificiel, ces attitudes de boisson, de drogue. Alors on offre son corps en sacrifice, pourquoi? (...) La frontière elle est très simple. Boire, se droguer, tout ça... est censé presque rendre possible quelque chose de trop fort. Sans doute qu'il y a quelque chose de trop fort, qu'on ne pourrait pas supporter sans alcool. C'est peut-être ce qu'on croit voir, ce qu'on croit éprouver, ce qu'on croit penser, qui fait qu'on éprouve le besoin de [boire]. Pour pouvoir le supporter, pour pouvoir le maîtriser on a besoin d'une aide: alcool, drogue, etc.

Alors en effet la frontière elle est très simple. Voilà que boire, droguer tout ça, est censé presque rendre possible quelque chose de trop fort... C'est lié à ceci, travailler, travailler. Et c'est évident que quand tout se renverse, quand l'alcool empêche de travailler, et que l'alcool est une manière de ne par travailler, c'est le danger absolu, ça, ça n'a aucun intérêt. Et en même temps on s'aperçoit de plus en plus qu'on croyait l'alcool et la drogue nécessaires, mais on se rend compte qu'ils ne sont pas du tout nécessaires. Peut-être qu'il faut être passé par là, pour comprendre que tout ce qu'on a pu faire grâce à l'alcool, on aurait pu le faire sans. Donc j'admire beaucoup la manière dont Michaux dit: j'arrête. Moi j'ai moins de mérite, j'ai arrêté de boire pour des raisons de santé, mais c'est évident qu'il faut s'en passer. La seule petite justification, c'est si ça aide le travail, même si on doit le payer physiquement après.

- (...) Ce que permet de supporter la boisson, c'est quelque chose de trop fort dans la vie. Pas forcément quelque chose de terrifiant, c'est quelque chose de trop fort. C'est quelque chose de trop puissant dans la vie. Alors on croit d'une manière un peu idiote que boire va vous mettre au niveau de ce quelque chose de plus puissant. Si tu prends toute la lignée des américains, les grands américains, de Fitzgerald, à Thomas Wolf, c'est une série d'alcooliques; c'est ça en même temps qui les aide à percevoir quelque chose de trop grand pour eux. (...) Ils ont risqué le coup, parce qu'ils ont pensé à tort ou à raison que ça les aide. Moi j'avais l'impression que ça m'aidait à faire des concepts philosophiques. Et puis je me suis aperçu que ça ne m'aidait plus, ou que ça me mettait en danger, ou que ça ne me donnait plus envie de travailler. À ce moment-là il faut arrêter, tout simplement.
- (...) Si j'ai été tellement marqué par les américains, c'est que cette question de vision c'est... Ce sont des voyants. Si on considère que la philosophie, l'écriture, c'est vraiment de manière modeste voir quelque chose, voir quelque chose que les autres ne voient pas. (...).»